E PARTIE DE PLAISIR

A LA

CAVERNE de WAKEFIELD

OU

UN MONSIEUR DANS UNE POSITION CRITIQUE

COMÉDIE EN DEUX ACTES

PAR

AUGUSTIN LAPERRIERE

Employé à la bibliothèque fédérale

OTTAWA

IMPRIMERIE DU JOURNAL " LE CANADA "

Coin des rues Sussex et Murray

1881

UNE PARTIE DE PLAISIR

A LA

CAVERNE de WAKEFIELD

OU

UN MONSIEUR DANS UNE POSITION CRITIQUE

COMÉDIE EN DEUX ACTES

PAR

AUGUSTIN LAPERRIERE

Employé à la bibliothèque fédérale

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

OTTAWA

IMPRIMERIE DU JOURNAL " LE CANADA "

Coin des rues Sussex et Murray

1881

Enregistré conformément à l'acte du Parlement du Canada, en l'année mil huit cent quatre-vingt-un, par AUGUSTIN LAPERRIÈRE, dans le bureau du ministre de l'Agriculture.

UNE PARTIE DE PLAISIR

A LA

CAVERNE DE WAKEFIELD

OU

UN MONSIEUR DANS UNE POSITION CRITIQUE

PERSONNAGES

Benjamin Hardy.
Jean Ganache, domestique de Benjamin.
Théophile Sansgêne, ami de Benjamin.
Louis Lépine, ami de Benjamin.
Alfred Legros, ami de Benjamin.
Dr William O'Grady, ami de Benjamin.
Pierre Poliquin, propriétaire à Wakefield.

La scène est de nos jours et se passe, au 1er acte, à Ottawa; au 2nd acte, à Wakefield.

ACTE Ier.

Une salle à diner ; deux tables, dont une mise pour le déjeûner de cinq personnes ; chaises, sofa, etc.

SCENE Ière.

Benjamin écrivant une lettre sur l'une des tables ; Jean occupé à préparer la table pour le déjeuner ; Théophile.

—

Jean.—Là, ça y est ; voyons : tasses, assiettes, couteaux, fourchettes, cuillères, pain, sucre, lait, sel et poivre. Bien, le reste est prêt, à la cuisine... Ah ! sapristi, j'oubliais le petit coup d'appétit. (*Il va chercher l'eau-de-vie contenue dans la bouteille ; en l'apportant, il goûte à même la bouteille, tout en surveillant du coin de l'œil les mouvements de Benjamin ; celui-ci fait un mouvement, ce qui est cause que Jean avale une gorgée de travers et qu'il tousse.*)

Benjamin (*tout en écrivant.*)—Tu tousses, Jean ; aurais tu pris du froid, par hasard ?

Jean (*qui s'est hâté de poser la bouteille sur la table*)—Non, M. Benjamin ; mais, hier, je me suis mouillé les pieds.....

Benjamin.—Et ton larynx s'est détérioré.

Jean.—Mon..... quoi ?

Benjamin.—Je te dis qui si tu ne te soignes pas, ton larynx va se gâter.

Jean.—J'sais pas au juste c'qui va se gâter ; mais c'que j'suis ben certain, c'est qu'la gorge me pique diablement.

Benjamin.—Alors, tu ferais bien de te faire une bonne *ponce*.

Jean.—Une *ponce !* Vous n'y pensez pas, M. Benjamin ; depuis ma pleurisie, j'peux pas sentir la boisson tant seulement un brin ; ça m'rend malade tout d'suite. Ah ! ben non, y a pas d'danger.

BENJAMIN (*se levant après avoir cacheté sa lettre.*) —Comme tu voudras, mais tu as tort de ne pas te soigner..... Un peu de boisson, quand on se mouille les pieds, fait du bien. (*Lui remettant sa lettre.*) Tiens, envoye cette lettre de suite chez MM. Lebrun et Lenoir. Quand Theophile et les autres arriveront, tu me préviendras; je monte à ma chambre.

JEAN (*qui a pris la lettre.*) —Oui, M. Benjamin.

BENJAMIN (*prenant et examinant la bouteille qui est sur la table.*) —Surtout n'oublies pas les bouteilles pour le voyage, et qu'elles soient bien empaquetées, de crainte qu'elles ne soient cassées et perdues. Nous en aurons absolument besoin pour combattre l'humidité de la caverne. On sait, nous nous mouillerons peut-être les pieds nous aussi.

JEAN.—Soyez sans crainte, tout sera prêt à temps, et rien ne sera cassé, j'en réponds. (*Benjamin sort.*) .....Je crois, Dieu me pardonne, qu'il a des soupçons sur ma mouillette des pieds. Lui, à c't'heure, il va me falloir tousser toute la sainte journée pour justifier l'histoire de ma p'tite lampée de tout à l'heure (*regardant la bouteille*;) ça va être amusant. Tout de même, si je suivais son conseil; moins l'eau chaude, bien entendu, ça n'serait pas mauvais. Le fait est que ce conseil là a du bon. (*Il prend un nouveau coup, et à peine a-t-il fini que Benjamin reparaît à la porte.*)

BENJAMIN.—N'oublies pas aussi de te préparer pour le voyage de Wakefield; tu nous accompagnes; nous aurons probablement besoin de tes services.

JEAN (*surpris, cache la bouteille de la vue de Benjamin.*)—Ah! vous m'emmenez avec vous?

BENJAMIN.—Oui. (*Il sort.*)

JEAN.—C'est bien. Christ! encore un peu que j'me faisais pincer. (*Posant la bouteille sur la table.*) Tiens, toi, pour plus de sûreté, reste là; car, vois-tu,

entre mes mains, tu es exposée à recevoir des marques de ma tendresse .....En faut, mais pas trop. Ah ! faut aussi des verres (*il va chercher des verres*) pour ces messieurs, des p'tites bouches fines, à qui il faut absolument des verres pour se rincer le larynx, comme dit M. Benjamin. Là, maintenant, j'vas envoyer c'te lettre-là à son adresse de suite ; car M. Benjamin, tout bon qu'il soit, j'veux pas l'lâcher ; car, du moment qu'on l'asticotte un tantinet, crac ! c'est un vrai porc-épic de mauvaise humeur. (*On coup de sonnette se fait entendre.*) Ah ! en v'la toujours un qui arrive. (*Il va ouvrir, Théophile paraît.*)

SCÈNE II

Jean, Théophile.

—

Théophile.—Ah ! ah ! personne d'arrivé, mon Jean ?

Jean.—Non, monsieur Théophile, vous êtes le premier.

Théophile.—Et la petite santé est toujours bonne, j'espère ?

Jean.—Passable, M. Théophile, passable ; un peu de rhume, voilà tout.

Théophile.—Toujours l'estomac froid, hein ? Allons, allons, ce n'est guère dangereux. Benjamin n'est pas sorti, je suppose ?

Jean.—Oh ! non, vous le trouverez à sa chambre. J'vas envoyer c'te lettre-là qu'il vient d'écrire, et je reviens tout de suite. (*Il sort.*)

Théophile (*apercevant la bouteille sur la table et l'examinant.*)—Tiens, Charlotte qui m'attend ; brave fille, va. Allons, Théophile, mon garçon, dites bonjour à mademoiselle, c'est de rigueur. (*Il prend la bouteille, se verse une rasade dans l'un des verres, et boit.*) Fameux, le sirop....Bigre ! l'o-

deur de ce verre va me trahir. (*Il rince le verre et l'essuie avec l'une des serviettes sur la table.*) Là, maintenant que je t'ai souhaité le bonjour, ma belle, sois bien sage ; nous recauserons tout à l'heure en déjeunant. (*Il pose son chapeau sur une table, s'assoit et prend un journal.—Jean entre.*)

JEAN.—Vous êtes seul ?

THÉOPHILE.—Mais oui, puisque tu m'as laissé et que ton maître n'est pas ici.

JEAN.—Mais il est dans sa chambre, monsieur ; il m'avait même recommandé de l'avertir aussitôt après votre arrivée, et je l'ai oublié pour envoyer cette lettre qu'il m'avait donnée.

THÉOPHILE.—C'est bien, va lui dire que je l'attends.

JEAN.—Et je lui dirai que vous venez d'arriver. (*Lui montrant la bouteille.*) Si vous voulez prendre une larme avant le déjeuner.

THÉOPHILE.—Merci, Jean, j'en prends très peu maintenant, le moins possible ; c'est la recommandation du médecin.

JEAN.—C'est comme moi ; depuis ma pleurisie, j'peux pas la sentir ; ça m'rend malade tout de suite. (*Il entre chez Benjamin.*)

THÉOPHILE.—Imbécile et menteur. (*Il prend la bouteille, cherche un verre et se dispose à boire de nouveau.*) Pauvre Jean, cela sera porté à ton compte.

JEAN (*surprenant Théophile la bouteille à la main*).—Tiens, paraît qu'ça vous tente d'y goûter

THÉOPHILE.—Oh ! non, j'examinais la marque. Bonne maison (*posant la bouteille sur la table.*)

JEAN.—Bonne maison, j'crois ben. M. Benjamin vous attend là-haut.

THÉOPHILE.—C'est bien, j'y vais..... (*Au moment de sortir de la scène, il dit :*)—Prends garde à toi, Jean.

JEAN.—Quoi ?

THÉOPHILE (*lui montrant la bouteille.*)—Tu sais, c'est dangereux pour la pleurisie. (*Il sort.*)

JEAN (*examinant la bouteille.*)—Oh ! y a pas de danger..... Cristi ! paraît qui s'fiche pas mal des recommandations de son docteur, M. Théophile. Avec ça encore que M. Benjamin va croire que c'est moi qui lui bois son eau-de-vie..... Toujours victime, toujours victime, et puis, toujours soif aussi. (*Posant la bouteille sur la table et la reprenant tout aussitôt.*) Bah ! encore une ç'rise, et ce sera la dernière avant le coup de l'étrier. (*Il boit.*) Le fait est que mon rhume n'y résistera jamais. Tiens, si j'y mettais un peu d'eau pour remplir le vide ! Je n'y toucherai plus d'abord ! (*Il y met de l'eau.*) D'ailleurs, un peu d'eau, pas beaucoup par exemple, ce n'en est que meilleur.....à ce qu'on dit. (*Un coup de sonnette se fait entendre à la porte ; il va ouvrir ; Louis Lépine et le docteur O'Grady paraissent.*)

SCÈNE III.

Jean, Louis Lépine et le Dr O'Grady.

—

O'GRADY.—Bonne jour, M. John, bonne jour ; c'est vous mal aux dents ?

JEAN.—Bonjour, docteur ; les dents sont bonnes et la mâchoire aussi.

LOUIS LÉPINE.—Il n'y a personne ici ?

JEAN.—M. Théophile est là-haut, chez M. Benjamin.

O'GRADY.—C'est vous allez dire à Benjamin qu'il venir tout d'souite, c'est moi avoir un gros faim.

LOUIS LÉPINE.—Et une grosse soif aussi.

O'GRADY.—Yes, un gros soif aussi.

JEAN.—C'est bien, je vais avertir ces messieurs de votre arrivée.

LOUIS LÉPINE.—Tout est prêt pour le départ aussitôt le déjeuner pris, je suppose?

JEAN.—Tout est prêt, messieurs.

O'GRADY.—C'est vous venir avec nous, John?

JEAN.—Oui, docteur.

O'GRADY.—C'est vous apporter des lignes pour prendre du poisson dans le lac.

JEAN.—Quel lac?

LOUIS LÉPINE.—Au fond de la caverne, à quinze cents pieds sous la montagne.

JEAN (*faisant un soubresaut.*)—Hein!.....un lac à quinze cents pieds.....Ah! bah! vous voulez rire; c'est pas possible.

O'GRADY.—Yes, John, le poissons il été splendides, gros comme.....Lépine, et le lac il été pleine, pleine. Oh! c'été vous faire un gros pêche, John.

JEAN.—Le plus souvent que j'irai pêcher à quinze cents pieds sous terre! Ben, j'pense pas que j'descende là-dedans, moi. Au surplus, j'vas aller vous annoncer à M. Benjamin. (*Il sort.*)

O'GRADY.—Cet John il été ouine poreux et frayante.

LOUIS LÉPINE.—Oui, peureux et poreux aussi, tu as raison. (*Prenant la bouteille et l'examinant*) Diable! puisqu'elle est là, c'est pour nous, sans doute. Rinçons-nous donc un peu la gorge avant de monter là haut.....il fait une chaleur épouvantable. (*Il se verse à boire, passe la bouteille à O'Grady et boit*) Fichtre! (*faisant la grimace*) on y a mis épouvantablement de l'eau.....trop d'eau.... c'est fade en diable.

O'GRADY (*après y avoir goûté, jette le contenu du verre*)—Pouah!.....Never mind (*il remet de l'eau dans la bouteille*), c'é été du tisane maintenant.

JEAN (*entrant.*)—M. Benjamin vous prie de monter chez lui, messieurs.

O'GRADY.—Come, Lépine.

JEAN.—Docteur, c'est y loin c'te caverne-là, ous qu'il y a tant de poissons ?

O'GRADY.—Oh ! non, c'é été toute proche, dix-hount à vingt milles.

JEAN.—Dans les montagnes, là-bas ?

O'GRADY.—Yes, dans les montagnes, et on descende dans un trou, une grande trou, creux, creux, noir, noir et frette, frette...brr...brr.

JEAN.—Ah ! on descend dans un trou.

LOUIS LÉPINE.—Imbécile ! on ne monte pas en l'air pour descendre dans une caverne.

JEAN *(froissé.)*—I'me semble qu'on peut bien prendre des informations sans être un imbécile.

O'GRADY.—John, c'est vous pas écouter Lépine, il été un gros fool ; c'est vous pas oublier d'apporter avec vous un bon gros bouteille, pour ôter le frette dans lé caverne. *(Il sort avec Lépine.)*

JEAN.—Soyez sans crainte, docteur, vous aurez votre petit lait.

SCÈNE IV.

Jean, seul.

Ben, s'ils pensent que j'vas aller leur pêcher du poisson au fond de c'trou-là, pour leur faire une friture, y s'trompent d'un grand bout : j'irai pas, ben sûr. Imaginez-vous donc, un grand trou..... là..... dans la montagne, quinze cents pieds de creux.....tout noir—uon....non, j'nen suis pas, ben certainement..... Mais comment qu'y font pour descendre là-dedans ?.....faut une fière échelle tout d'même. Puis.....y a peut-être des serpents, au fond. Brr...brr.....rien que d'y penser, y m'en pousse des boutons sur le corps entre cuir et chair.....Puis, une fois au fond, si la terre y s'mettait à avoir le frisson et à trembler, crac !... enseveli...à quinze cents pieds....ben non. C'est ben

décidé, j'irai pas plus loin que sur le bord du trou ; pour rien au monde je n'irai pas plus loin. (*Plaçant les chaises autour de la table.*) Il est déjà huit heures ; s'ils veulent partir à neuf, ils ont besoin de s'patiner. (*Il prend un morceau de sucre dans le sucrier et s'asseoit en le mangeant.*) Ça, ça doit être bon pour le rhume, puisque dans une pouce il y est et qu'une pouce est bonne pour le rhume, à c'que dit M. Benjamin. Faut essayer de tout pour entretenir sa petite soute. Ah ! (*il se lève*) j'les entends qui viennent.

SCÈNE V

Benjamin, Théophile, O'Grady, Lépine, Jean, puis Alfred.

Benjamin.—Jean, sers le dessert. (*Jean sort et revient aussitôt avec deux plats qu'il pose sur la table.*) Allons, messieurs, avant de se mettre à table, il est bon, dit quelque part Hypocrate, ou, s'il ne l'a pas dit, il aurait dû le dire, de s'ouvrir l'appétit par un petit coup d'eau-de-vie. (*Il verse du contenu de la bouteille dans un verre ; c'est presque de l'eau ; il le flaire.*) Jean, que veut dire ceci ? il n'y a que de l'eau dans cette bouteille ! Où est l'eau-de-vie qui y était ?

Jean.—Je n'y ai pas touché, monsieur ; quand je l'ai mise là, ce n'était pas de l'eau.

O'Grady.—C'est peut-être le chatte qui avé bu...

Louis Lépine.—Et oui ; depuis, elle a mis de l'eau à la place. Parole d'honneur, il n'y a que le docteur en ce bas monde pour avoir des idées pareilles.

Jean.—J'sais pas si c'est la chatte qui a fait le coup ; mais c'que je sais bien, moi, c'est que je n'y ai pas touché.

Benjamin.—Jean, tu n'es qu'un gourmand et un fieffé menteur, que je chasserai l'un de ces jours. Va chercher une autre bouteille. (*Jean sort.*)

THÉOPHILE (*à Benjamin*)—Le tour est fait ; ne le gronde pas trop, j'y suis pour quelque chose. Pendant son absence, j'y ai goûté exprès pour lui attirer une petite mercuriale, histoire de le faire enrager ; mais quant à l'eau (*regardant le docteur*), je serais bien surpris si ce n'était pas la chatte.

LOUIS LÉPINE.—Ce Théophile-là a le diable au corps pour mettre le doigt sur les plaies.

O'GRADY (*montrant Théophile et Lépine.*)—Ces deux gredins, il avé bu et moi je avé mis l'eau et John il avé eu le dispute. So every thing is right. Et de plous, je avé donné à John ounc bou peur pour empêcher lui de descendre dans lé caverne.

JEAN (*arrivant avec une bouteille qu'il remet à Benjamin.*)—Celle-ci est pleine, et c'est du bon.

BENJAMIN (*il verse à ses hôtes*)—Messieurs, au succès du grand voyage souterrain ! à la fameuse caverne de Walkfield ! la grande curiosité naturelle de la vallée d'Ottawa.

TOUS.—Et à Poliquin, son propriétaire et son explorateur ! (*On boit ; un coup de sonnette se fait entendre. Jean va ouvrir.*)

BENJAMIN.—Bien, maintenant, à table, messieurs, à table.

ALFRED LEGROS (*arrivant tout essoufflé.*)—Attendez, que diable, attendez, tas d'enragés ! Ils auraient le cœur de tout manger sans rien me laisser à ronger.

TOUS.—Arrive donc, flandrin, arrive donc !

BENJAMIN.—Aussi, tu es toujours en arrière des autres, toi ; voilà plus d'une demi heure que nous t'attendons, et nous perdions patience. Prend ta place et joue de la fourchette de ton mieux. Ici, la devise est : Chacun pour soi et Jean pour tous.

O'GRADY—C'est vous mal aux dents, Legros ?

ALFRED LEGROS—Les dents et la mâchoire sont bonnes, Dieu merci ; mais c'est ce diable de ventre qui me coupe l'haleine.

LÉPINE (*lui passant la bouteille.*)—Alors, goûte-

moi ça avant tout ; Théophile prétend que c'est un remède souverain pour la courte haleine.

Alfred Legros (*se verse une rasade et boit.*)—Essayons le remède, puisqu'il est bon.

Théophile.—J'en use et je m'en trouve bien, j'peux pas dire le contraire.

Alfred Legros.—Pas bête, Théophile ; je crois que ton remède a du bon.

Benjamin (*tous mangeant.*)—Messieurs, mangez bien et buvez de même. (*A Jean*) Jean, en cas de besoin, pour ces éponges, encore une ou deux bouteilles. (*Jean sort et revient avec deux bouteilles.*)

Théophile.—Messieurs, une bonne note à Benjamin ; c'est un homme à la hauteur des circonstances présentes. Trois bouteilles suffiront amplement pour le moment.

Benjamin.—Je disais donc : mangez et buvez bien, vous aurez vos deux bouteilles, et Théophile aura le supplément pour son usage particulier, c'est à-dire la troisième bouteille, celle avec laquelle nous avons débuté au déjeuner.....

Théophile.—Je proteste, le docteur me défend la tisane comme contraire à ma constitution.

Benjamin.—Alors, je retire la troisième bouteille, puisque sa faible constitution ne lui permet pas ce breuvage anodin.

Louis Lépine.—Alors, mets-le au régime de l'eau pure.

O'Grady.—And Legros also.

Alfred Legros.—Toi, mon Irlandais, si tu ne te tais pas.....

Benjamin.—La paix, messieurs, la paix. Je disais donc : nous partons après le déjeuner : il sera à peu près neuf heures. Vingt milles à faire, c'est-à-dire deux ou trois heures de voiture ; à midi, nous sommes chez Poliquin, le grand Poliquin, où nous dînons. Je suppose que l'air vif de la campagne a aiguisé l'appétit de Théophile, qui a toujours soif ; celles de Lépine et de Legros, qui ont toujours

quelque part un vide à remplir ; et le docteur les imite par sympathie.

O'Grady.—Of course, toujours excessivement pleine de sympathie pour les bobos de toute lé pauvre monde. Je prendrai un petite peu de brandy pour faire passer un gros morceau qu'il été là, dans le passage à moi, et qui gené beaucoup mon gorge.

Louis Lépine.— Je m'y oppose formellement. O'Grady veut nous tricher un verre. Nenni ; prend de l'eau pour faire passer ton morceau dans " ton gorge."

O'Grady.—Oh ! lé morceau il été parti, lé coquin.

Tous.—Condamné,ce cher docteur, au régime de l'eau pour le reste du voyage.

Benjamin.—Pardon, messieurs,O'Grady est assez penaud d'avoir manqué son coup; ne lui infligeons pas d'autre punition pour le moment. Nous disions donc que nous dînions à midi ; à une heure, nous nous rendons à la caverne. Là, nous descendons dans les entrailles de la montagne. Une descente de 10 pieds d'abord, puis, rendus là, nous faisons un demi-tour à droite ou à gauche et nous redescendons encore une trentaine de pieds, m'a-t-on dit; enfin,nous nous trouvons dans une grande salle, une immense salle que nous parcourons et que nous admirons.

O'Grady.—Dans lé noirceur nous admirons lé grande salle, peuh !

Alfred Legros.—Eh ! oui,imbécile,puisque nous avons chacun un bout de chandelle.

Louis Lépine.—Ce qui fait que nous y voyons..

Théophile.—Rien ou à peu près ; mais tout de même, il est convenu que nous admirons.

Benjamin.—Théophile, tu n'es qu'un imbécile...

O'Grady.— Oh ! ce été connu depuis longtemps. Go on.

Benjamin.—L'inspection faite, nous nous glis-

sons en tapinois, par un boyau, dans le sous-sol, puis nous dégringolons et nous arrivons dans d'autres grandes salles que nous visitons...

THÉOPHILE.—Là, nous nous arrêtons, pour prendre quelque chose.

ALFRED LEGROS.—Un bitters.

LOUIS LÉPINE.—Nous étouffons un perroquet.

O'GRADY.—C'est jouste, l'air il été très froide et il été dangereux pour lé coliques.

BENJAMIN.—Donc, ici, c'est entendu, nous prenons une larme, une cerise, enfin quelque chose ; puis M. Poliquin nous conduit par une foule de détours à un lac, au fin fond de ce grand trou, et, si le cœur vous en dit, nous pêchons.....

THÉOPHILE—Quoi ?

O'GRADY.—Du hareng boucanné.

LOUIS LÉPINE.—Eh ! non, imbécile, un paddy avec son shellaly.

O'GRADY.—Yes, tenant par la main une gentille petite Kenock.

TOUS.—Bravos pour le docteur !

ALFRED LEGROS.—Docteur, je te redonne mon amitié ; tu auras ton coup, comme les autres.

O'GRADY.—Bienne, je arrachai vous un dent pour rien, quand vous mal aux dents.

BENJAMIN.—Quand nous aurons vu toutes ces belles et magnifiques choses, nous remontons sur la terre des vivants et nous racontons au monde étonné le bel exploit que nous venons de faire ; nous imprimons la chose à la *Gazette du Canada* sur un papier soigné, en caractères très riches, comme les nôtres ; nous servons cela chaud au public ébahi ; la vente de cette brochure obtient un résultat inoui en ce pays ; nous faisons suffisamment pour payer la moitié du coût de l'impression ; la balance sert à nous indemniser de notre trouble et nous faire des rentes à tous pour

le reste de nos jours. Et voilà ; en êtes-vous, messieurs ?

Tous.—Bravo pour Benjamin !

Jean (*à part.*)—C't'homme-là, c'est l'histoire fait homme, ou ben l'homme-histoire.

Alfred Legros.—Benjamin, tu es grand comme le monde.

Théophile.—Et profond comme la caverne de Wakefield.

Benjamin.—Maintenant, messieurs, allumez chacun un cigare, prenez une ceris si le cœur vous en dit, et en route pour la grande curiosité naturelle de la vallée d'Ottawa.

Tous.—Vive la caverne de Wakefield !

Le rideau tombe.

ACTE 2IÈME.

En forêt.—Une trape sur la scène pour simuler le puits qui conduit à la caverne.

SCENE 1ÈRE.

Jean, seul,

(*penché sur l'orifice du puits.*)—Seigneur Dieu, qu'il y fait noir ! (*Se relevant*) Puis il en sort un air frette et humide du sorcier. Brr.....brr..... Quand on pense qu'il sont descendus là-dedans depuis plus de deux heures ! Parole d'honneur, faut être enragé pour s'aventurer dans un pareil trou. Quand ils sont descendus là, ils m ont dit, comme ça :—Jean, tu descendras avec toi deux livres de chandelle, des allumettes et du tabac, en cas de besoin. Je leur ai répondu :—Ben certain, mais le plus souvent que je les au-

.ais suivis ! j'aime ben mieux fumer ici (*Il allume sa pipe*); quoique pourtant,j'aimerais encore mieux être chez nous, à Ottawa, où on peut s'donner du bon temps, en prenant une croûte et une larme de queuque chose de temps en temps. Y a pas à dire, j'suis toujours ben tout fin seul ici, et dans l'bois encore. Si y v'nait tout à coup, comme ça, un ours, ou ben un loup pour faire la jasette, et qui s'rait un peu causeur.....Cré nom, ça m'embêterait pas mal. C'est vrai que j'pourrais ben y offrir un peu de chandelle pour l'amuser ; mais p'tête ben aussi qui préfèrerait ma peau. (*Se grattant la tête*) Cristi, c'est toujours pas amusant d'placer dans une pareille position un créquin qu'a pas fait d'mal à son prochain. J'suis pas peureux plus qu'un autre, mais tout d'même, j'voudrais ben que c't'histoire de promenade-là fût rendue au bout de son rouleau. J'vous l'demande un peu, si y doivent s'amuser là, au fond d'un pareil trou ; c'est creux en diable,quinze cents pieds, et d'une noirceur et d'un frette qui vous dévisagent rien qu'à y r'garder. Voyons encore s'ils r'viennent. (*Il se rend à l'orifice du puits, s'en approche sur le ventre et criant dans le puits*) Ohé ! là, vous autres !.....ohé !.... Docteur Gredin...Gredin..... Personne ne répond. (*Se relevant*) Brr..... brr.....Ils sont peut-être gelés au fond. Ma parole, faut qui soient fous pour appeler ça un voyage de plaisir—d'la misère et rien que d'la misère, sans compter l'danger. Il y a ce monsieur Poliquin qu'a pas l'air d'avoir frette aux yeux celui-là. Y vous a embarqué le premier là-dedans en empoignant l'échelle, comme si ç'avait été dans un bel escalier, avec une chandelle fixée sur son chapeau, puis les autres de l'suivre en riant encôre, accoutrés tout en guénilles. Paraît que c'est la toilette de rigueur de c'pays-là, et tous avec une chandelle au chapeau, s'il vous plaît. Ma foi, ça faisait de jolis chandeliers, parole d'honneur.

Si y en avait, sur c'patron là, queuque douzaines à la Chambre pour éclairer la salle des séances, m'est avis que ça ferait un joli coup-d'œil. Cré nom, si j'étais architecte, moi, j'en parlerais au gouvernement—ou ben encore, si j'manigançais la plume comme M. Benjamin, j'en parlerais dans les gazettes, après avoir patenté la chose, bien entendu. Mais bah ! c'est là une fameuse idée qui va mourir de sa belle mort, parce quelle n'a pas de protecteur. Aujourd'hui, y faut ça pour réussir, des protecteurs; sans cela, v'lan ! y a pas moyen de réussir. Eh ! bien, tant pis pour eux autres. (*Il ôte sa pipe, la vide de sa cendre et la met dans sa poche.*) Là, allons voir encore une fois si y r'viennent. (*Il approche du puits avec prudence.*) Tonnerre !.....j'crois qu'les v'là..... J'aperçois tout au fin fond, comme qui dirait une étoile..... ça r'mue.....ça approche..... (*Criant*) Ohé ! c'est-y vous autres ?

O'Grady (*on entend sa voix dans les profondeurs du puits.*)—Yes, John, cé été moi, c'est vous pas encore mangé par les loups ?

Jean—Ah ! docteur, si j'suis encore sur la terre des vivants, j'l'ai ben gagné, allez ; un maudit ours affamé en diable voulait absolument dîner de mon individu. Ah ! bigre, y m'en a fallu d'l'audace et du courage pour me tirer d'affaire.

O'Grady (*paraissant à l'orifice du puits.*)–John, c'est vous conter votre p'tite histoire à moi tout d'suite, il dévé être très intéressante. Combien de l'ours il y avé ?

Jean.—Oh ! y en avait rien qu'un, mais l'mâtin, il était énorme et enragé.

O'Grady (*sortant tout à fait du puits.*)—C'est vous tuer le grosse bête ?

Jean.—Oh ! non, nous nous sommes coltaillés comme ça, un bon bout de temps, puis enfin, avec mon couteau, j'ai réussi à lui en découdre un

grand bout sous le ventre, et il est parti sans demander son reste.

O'Grady (*s'est servi un verre d'eau-de-vie pendant que Jean parlait*).—John, c'est vous un menteur number one : il n'été pas venu du l'ours pas en tout, et c'est vous mourrir de peur si vous en voir seulement l'ombre.

Jean.—Ah ! avec vous, docteur, on est toujours, menteur ; dans tous les cas, je ne le suis toujours pas autant qu'un arracheur de dents. (*Lui prés n'tant la bouteille et un verre*) Tenez, prenez encore une lampée, vous tremblez comme une feuille.

O'Grady.—No, je avé assez, cé été froid là-dedans. (*Il allume sa pipe.*)

Jean (*qui a reporté la bouteille*).—Et pas trop propre aussi, si j'en juge par votre toilette, qui m'semble un peu plus que chiffonnée

O'Grady.—Lé chambres il été bien propres et bien belles, mais lé passages d'oune chambre à l'autre, il été pleines de boue et tout petites ; il fallé se mettre sur le ventre pour passer, et naturellement, j'ai avé ramassé toute lé poussière.

Jean.—Il appelle ça de la poussière ; il est bon, le docteur.

Benjamin (*paraissant à l'orifice du puits*).—Oui, mon pauvre Jean, O'Grady a raison, il n'y a pas le moindre bout de tapis là-dedans, et la preuve (*sortant tout à fait du puits*)—examine-moi ; fagotté et lustré tout comme le docteur. Il n'y a pas à dire, ça demanderait de la réforme...Brr...Brr.., je suis tout transi. (*Jean apporte la bouteille et en offre à Benjamin, qui refuse.*) Non, merci, je ne prends rien pour le moment. Docteur, c'est un beau voyage à faire, c'est indubitable, mais une fois seulement, hein ?

O'Grady.—C'est moi plus venir du tout, excepté quand je marriai ; je venir faire mon voyage de noce par ici avec mon beau petit femme.

Benjamin.—Bien, il lui faudra un joli toupet, à " ton beau petit femme," si elle consent à des

cendre là-dedans. (*Il marche très vite pour se réchauffer tout en causant avec O'Grady.*)

O'Grady (*qui est allé au puits*).—Encore un qui arrive.

Benjamin.—Dis donc, docteur, qu'est ce que ça t'a fait, là (*lui montrant la place du cœur*), au moment d'embarquer dans ce trou-là? Crédié, moi, il s'est arrêté net; est ce que ça t'a fait cet effet là, toi ?

O'Grady —Lé lâche, il avé eu peur.

Benjamin.—Eh ! bien, oui, j'ai eu peur, mais tout en ayant peur, je suis embarqué tout de même, et c'est là la marque du courage.

O'Grady.—Je disé que mon cœur, il été lâche, il avé eu peur, car il été venu toute petite, toute petite.

Louis Lépine (*paraissant à l'orifice*).—Eh ! vous autres, un coup de main pour me tirer de cet infernal trou. Tonnerre ! je n'en peux plus !

Benjamin et O'Grady (*se portent vivement à son secours*).—Allons, courage. Hip !...hip !...houpe !.... (*Il sort*). Il était temps, hein ?

Louis Lépine (*se tournant du côté du puits*).—Toi, ma jolie caverne, tu ne me verras pas de sitôt, c'est moi qui te le dis. Jean, pour l'amour d · Dieu, voyons, pas de ménagement, une bonne rasade.

Benjamin.—Es-tu bien fatigué ?

Louis Lépine.—Fatigué !.... non, ce n'est pas de la fatigue : je suis moulu, cassé, harassé, exténué, enfin rendu au bout ; si j'avais encore eu vingt pieds à monter, parole d'honneur, je dégringolais en bas, bien sûr.

O'Grady (*qui est au puits*).—En voilà encore un.

Poliquin (*sortant très vite du puits*).—Un accident, messieurs : celui que vous appelez Théophile est pris dans l'ouverture du conduit qui mène de la grande salle au sous-sol.

Benjamin (*s'élançant vers le puits*).—Vite, docteur, vite, à son secours !

POLIQUIN.—Pardon, messieurs, dans son intérêt ; votre place est ici et moi en bas.

JEAN (*à part.*)—Hein ! j'ai t'y eu bon nez, un peu, de rester ici !

POLIQUIN.—Ce ne sera rien, s'il ne s'est rien brisé en faisant des efforts pour se tirer d'affaire. Je viens chercher une pince et des cordes pour l'aider à remonter. En attendant, vous allez préparer le palan qui est à la cabane. (*Il sort suivi de Benjamin et de Jean, et revient tout aussitôt avec une pince et des cordes qu'on lui attache autour du corps avec la pince sur le dos.*)

O'GRADY.—Diable ! nous avoir du malheur ; le voyage il été bien jusqu'ici.

POLIQUIN (*descendant dans le puits.*)—Hâtez-vous de préparer le palan. (*Il disparaît.*)

LOUIS LÉPINE.—Ce pauvre Théophile ! j'étais en avant de lui quand je me suis embarqué dans ce maudit boyau ; il soufflait comme un phoque, le pauvre garçon ; il m'a même prié de prendre garde de salir mes gants ; nous nous traînions alors sur le ventre dans deux pouces de boue au moins.

(BENJAMIN et JEAN *arrivent portant le palan ; le docteur et Lépine vont les aider à le placer au-dessus du puits.*)

JEAN.—Jour de Dieu ! enterré à quinze cents pieds sous terre ; jamais il n'en reviendra, ce garçon-là, pas même au jugement dernier... Quinze cents pieds, ouf ! (*S'essuyant la figure avec un mouchoir.*) J'ai-t'y chaud, Seigneur Dieu !

O'GRADY.—John, c'est vous très fort, vous allez descendre pour aider à monter Théophile.

JEAN.—Ben non, y en a ben assez d'un de mal pris là-dedans sans que j'aille m'y fourrer moi aussi.

BENJAMIN.—Hâtons-nous, mes amis, hâtons-nous.

JEAN (*tout en travaillant.*)—Le pauvre garçon ! s'il avait un bon coup de toddy, pour se remonter le courage :

LOUIS LÉPINE.—C'est vrai, on aurait pu en envoyer une bouteille par Poliquin. Ce Jean-là est plein de bonnes idées.

BENJAMIN.—C'est bien vrai. Jean, une bouteille ; je vais descendre.

POLIQUIN (*on entend sa voix dans le puits*).—Êtes-vous prêts ?

BENJAMIN (*courant au puits et criant.*)—Dans un instant. (*Revenant.*) Vite, vite, messieurs, tous à la corde, et tirez à vous régulièrement et pas trop vite.

BENJAMIN (*criant dans le puits*).—Nous sommes prêts, l'êtes vous ?

POLIQUIN (*répondant du fond du puits*). Tirez mais pas trop vite.

LOUIS LÉPINE et le DOCTEUR (*tirant sur la corde*). —Diable ! il pèse.

THÉOPHILE (*paraît à l'orifice du puits où se trouve Benjamin qui l'empoigne*).—Vite, poignez-moi, ne me laissez pas tomber, pour l'amour de Dieu ! Eh ! maudit voyage ! (*O'Grady lâche la corde et vient aider Benjamin ; Jean et Lépine tirent sur la corde jusqu'au moment où Théophile est pris par les hanches dans l'orifice du puits ; rendu là, Théophile lâche un cri.*)

THÉOPHILE (*criant*).—Oiaille !...ne tirez plus, vous me faites mal. Est-ce que l'ouverture est plus petite que tantôt ?

O'GRADY.—Oh ! no, cé été l'humidité qui avé fait enfler vous.

THÉOPHILE (*faisant des efforts pour se dégager*).—Imbécile d'Irlandais, tu diras donc toujours des bêtises, toi.....Oh ! que le corps me fait mal ! Pesez sur moi pour me faire descendre un peu. (*On pèse sur lui*). Arrêtez ! arrêtez ! vous me faites mal.

O'GRADY.—Diable, cé été sérieux.

LOUIS LÉPINE.—Il va perdre connaissance.

O'GRADY.—John, un peu de brandy pour Théo-

phile. (*Jean apporte la bouteille et un verre et les donne au Docteur, puis il remplace celui-ci en tenant la corde.*) Prenez, cé vous faire du bien.

THÉOPHILE (*boit*).—Ça fait du bien, en effet.... Tenez-moi toujours.

O'GRADY.—John, c'est vous tenir la corde solidement ; là ; maintenant, M. Théophile, cé vous rester comme ça quatre ou cinq jours à jeûner pour désenfler vous. (*Il sort.*)

THÉOPHILE.—Est-il bête un peu, c't'animal là !

ALFRED LEGROS (*on entend sa voix sous Théophile*). —Sors donc, butor ; tu feras ta jasette quand tu seras en haut.

THÉOPHILE.—L'autre animal qui me brûle les jambes, maintenant, avec sa chandelle. Voyons, sortez-moi de là, que diable !

LOUIS LÉPINE.—Mais comment s'y prendre ? Que faire ?

BENJAMIN (*criant à Legros*).—Théophile est pris dans l'ouverture, impossible de le sortir avant quelque temps. Redescendez, nous allons agrandir l'ouverture pour le tirer de là.

ALFRED LEGROS (*on entend sa voix du puits*).— L'imbécile !

JEAN.—Ben, aussi, quand on est fait comme ça, on ne descend pas dans de pareilles souricières.

LOUIS LÉPINE.—C'est possible, mais enfin il y est.

THÉOPHILE (*se plaignant.*)—Dieu de Dieu, que les côtes me font mal ! Essayez encore une fois de me faire descendre. (*On essaie, mais on n'y parvient pas.*) Cessez, vous me faites trop mal. Mon Dieu, est-ce que je vais mourir ici ?

O'GRADY (*arrivant avec une pince*).—Oh ! non, toi pas mouri ; toi pas manger et boire rien que d'l'eau ; pour sûr toi maigrire, puis toi sortir ensuite.

LOUIS LÉPINE.—Voyons, bavard, qu'est ce que tu veux faire avec ta pince ?

O'GRADY.—Lépine, c'est toi dire à Théophile

pour l'amouser, lé fâble de Lafontaine intitulée : " La bélette ; " moé, pendant ce temps, je allé piocher le roc derrière son dos, pour agrandir le trou.

LOUIS LÉPINE.—Eh ! bien, picche tout de suite.

BENJAMIN.—Sois prudent, docteur ; avec ta pince, tu peux nous l'assommer en voulant le sauver. Brise le roc à au moins dix-huit pouces de lui.

O'GRADY (*se préparant à travailler*).—Bah ! son femme il ete peut-être bien.....

LOUIS LÉPINE.—Travaille donc, bavard ; tu comprends bien que ce garçon-là n'a pas envie de rire en ce moment, ni ceux qui sont là au-dessous.

O'GRADY.—C'été jouste. Lèpine, cé vous aider moi à ôter le roche. (*Tous deux travaillent en arrière de Théophile et une pierre se détache de temps en temps sous leurs efforts.*)

BENJAMIN (*à Jean*).—Tiens bien la corde, toi.

THÉOPHILE.—Je me sens soulagé. Courage, docteur !

BENJAMIN (*à Lépine*).—Lépine, laisse le docteur travailler seul et viens m'aider à tenir Théophile.

THÉOPHILE (*faisant un effort, se dégage, et on l'aide à sortir*).—Enfin, me voilà sorti. (*Il marche avec peine*). Ah ! si jamais vous me reprenez à descendre dans ce maudit trou-là, je vous permets de me lapider.

BENJAMIN.—Te sens-tu bien mal ?

THÉOPHILE.—Tout me fait mal, mais je n'ai rien de cassé. (*On le fait asseoir, on lui donne à boire et on lui ôte la corde qui l'attache.*)

O'GRADY (*criant dans le puits*).—Co ...e up, Legros, come up.

ALFRED LEGROS (*on entend sa voix dans le puits*).—Venez, M. Poliquin, l'ouverture est libre.

O'GRADY (*à Théophile*).—Domage, pas de photographie ici pour prendre ton figour de tantôt ; c'été toi paraître très bien.

THÉOPHILE.—Merci bien ; il m'aurait fallu t'avoir pour compagnon, je n'y tiens pas.

Alfred Legros (*suivi de Poliquin*).—Brr...brr... pour l'amour de Dieu, dites-moi donc ce que vous avez eu

Louis Lépine.—C'est ce pauvre Théophile qui, ayant été deux heures à l'humidité, s'est mis à enfler au point que, quand il s'est agi de sortir, tout a bien été jusqu'aux hanches....

O'Grady.—Pas de difficoulté pour sortir lé tête, parce que lé tête il été petite, petite, et....

Louis Lépine.—Si tu voulais te taire, toi, éternel bavard, tu nous rendrais un grand service. Donc, le buste a suivi la tête ; mais, rendu aux hanches, crac ! la bedaine et les ~~omoplates~~ n'ont pas voulu suivre ; il a fallu jouer de la pince pour dégager cette masse de chaire.

O'Grady.—Oh ! c'est lui faire un magnifique bouchon pour l'entrée du caverne à M. Poliquin.

Poliquin.—Avez-vous bien du mal ?

Théophile.—Le corps me fait mal, mais je n'ai rien de brisé.

Poliquin.—Pouvez-vous marcher facilement ?

Théophile.—Avec de l'aide, je pourrai me rendre chez vous.

Poliquin.—Eh ! bien, messieurs, en route.

O'Grady.—Yes, all aboard on the foot train.

Benjamin.—Avant de laisser ces lieux illustrés par l'ami Théophile, je propose, messieurs, trois hourras en l'honneur de M. Poliquin, pour le remercier d'abord d'avoir dégagé notre ami Théophile de ses deux mauvais pas au fond de la caverne et ici, et de nous avoir, en second lieu, si bien piloté dans son beau et magnifique domaine souterrain, la merveille de la vallée d'Ottawa, qui a nom : La caverne de Wakefield.

Tous.—Hip ! hip ! hip ! Hourras ! hourras ! hourras !

Poliquin et Benjamin *prennent : Théophile sous les bras et se disposent à partir.*

Le rideau tombe.

PRIX : 25 CENTINS